

«capitulations» va entraîner l'auteur en deux directions de recherche. D'une part, il examine la situation des marchands occidentaux dans l'Empire ottoman aux XV<sup>e</sup>–XVII<sup>e</sup> siècles, telle qu'elle ressort des dispositions légales et, en même temps, des litiges connus par certains documents. V. Panaite étudie depuis longtemps un manuscrit de la BNF dont il prépare l'édition et, en attendant, il a publié plusieurs articles sur la réglementation du commerce occidental dans la région ottomane de la Méditerranée. D'autre part, notre collègue reprend un sujet vers lequel la critique s'est tournée tant de fois: le sens exact des conventions conclues avec la Porte qui établissaient le régime des principautés roumaines. L'enquête revient donc aux «capitulations», en s'efforçant de reconnaître derrière les stratégies diplomatiques les libertés et les devoirs d'un tributaire.

L'allégeance ou l'hommage représentent un serment accompagné de l'agenouillement et de dons précieux (en échange de la remise de marques de faveur ou du pouvoir). L'auteur entreprend de suivre l'évolution de ce cérémonial et de sa signification. Cesser de payer le tribut, s'allier à des ennemis de la Porte et attaquer «la Maison de l'Islam» sont les crimes qui réclament la punition pour avoir enfreint l'accord. Les princes roumains eux-mêmes reconnaissaient parfois – comme les documents cités nous l'attestent – que les Ottomans respectaient les engagements pris. Les accusations portées par les Moldaves et les Valaques contre les Turcs ne manquent pas non plus. Les princes dépendants de la Porte qui agissaient en dépit de leurs obligations s'exposaient à la peine capitale, étant traités comme des «ennemis» selon la loi islamique. L'auteur, en se justifiant par de nombreux documents, distingue soigneusement entre la coutume et un pacte écrit et valable à longue durée, évolution qui arrivera à fixer le statut d'autonomie des principautés (mais à l'intérieur de l'Empire et seulement dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle). Malgré les assertions des chroniqueurs moldaves qui, pour légitimer la supériorité de leur principauté sur la Valachie, déclaraient que celle-ci avait été conquise, tandis que la Moldavie aurait offert sa soumission de bon gré, la plupart des sources ottomanes invoquent la conquête dans les deux cas. Les témoignages occidentaux, jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, continuent de concevoir la Valachie et la Moldavie en tant que parties intégrantes de l'Empire ottoman, que ce soit avec ou sans singularités. Les historiens et les juristes modernes, lorsqu'ils ont entrepris leurs recherches pour émouvoir le patriotisme des Roumains, ont mis l'accent sur l'autonomie, encore que relative et souvent amoindrie par diverses contraintes. Les termes de «vassalité» et de «suzeraineté», critiqués par Viorel Panaite, ne sont pas, en effet, une traduction exacte du vocabulaire turc qu'un ministre de la Porte eût compris. Ils ne se justifient que par la nécessité d'expliquer ce régime à des lecteurs occidentaux insuffisamment informés de l'histoire des Balkans. La comparaison avec la situation de Raguse, que les représentants de cette République avaient bien saisie au XVII<sup>e</sup> siècle, est beaucoup plus éclairante. L'analyse d'une notion qui revient fréquemment dans les sources citées, celle de *protection*, soit exercée par la Porte sur la Moldavie ou la Valachie, soit déléguée par le sultan aux princes auxquels il confiait le gouvernement de ces pays, est une solution à laquelle on doit souscrire. Ce que, pourtant, je crois qu'on pourrait objecter à la méthode de l'auteur est qu'il oublie à quel point les intérêts personnels ou la conjoncture politique influençaient les témoignages qu'il cite. Dès lors, il devient difficile, et peut-être inutile, de les forcer d'entrer dans une vision homogène.

*Andrei Pippidi*

*To Άγιον Όρος στον 15ο και 16ο αιώνα*, Thessalonique, 2012 (Actes du 6<sup>ème</sup> Congrès international, organisé par Αγιορειτική Εστία (Centre Mont Athos) en coopération avec l'Université Aristote de Thessalonique et la Fondation Nationale pour la Recherche Scientifique-Institut d'Études byzantines, Thessalonique, les 25-27 novembre 2011), 607 pp. Planches en noir et blanc et en couleurs.

Le colloque dont les actes seront brièvement présentés ici s'inscrit dans une série de manifestations scientifiques ayant comme objet l'histoire du Mont Athos, à commencer par le colloque *Άγιον Όρος : Το μεγαλείο του Πρωτάτου. Η διαχρονική συμβολή των Καρυών* (Thessalonique, les 23–24 octobre 2006 ; voir [http://www.agioritikiestia.gr/index.php?option=com\\_content&](http://www.agioritikiestia.gr/index.php?option=com_content&)

view=category&layout=blog&id=29&Itemid=205&lang=el). L'organisation du colloque de 2011 fait partie du thème *The great spiritual and cultural heritage of the Holy Mountain*, inscrit dans le projet opérationnel *Macedonia-Thrace – Facilitating the improvement of the Cultural Services for the next 5 years*.

Le volume s'ouvre par des messages de félicitation adressés aux participants au colloque par Sa Sainteté le Patriarche Œcuménique, par la communauté monastique de la Sainte Montagne, par le maire de Thessalonique et président du comité directeur de Αγιορειτική Εστία et par le vice-président de la Fondation Nationale pour la Recherche Scientifique (pp. 15–27).

Le volume est divisé en quatre sections : Histoire-Turcologie-Droit-Institutions ; Théologie-Hagiologie-Écrits théologiques ; Archéologie-Art et Architecture. Les textes regroupés par sections sont précédés de deux rapports. Le premier (pp. 33–57) porte la signature de K. Smyrlis, qui présente la situation de la Sainte Montagne au XV<sup>e</sup> siècle, une période de tournant dans la vie du Mont Athos, dans le but déclaré de revisiter l'idée de continuité matérielle de l'Athos et les différents aspects du processus de son intégration dans l'État ottoman. Y sont passés en revue les relations du Mont Athos avec les autorités (Byzance, le pouvoir ottoman, les États balkaniques, les puissances latines et, dans une moindre mesure, la Grande Église après la conquête ottomane) et la condition matérielle des monastères, en étroite relation avec la politique fiscale de l'État ottoman. La conclusion de l'auteur est qu'un déclin considérable peut être observé quant aux ressources matérielles des monastères, suite à la politique fiscale des Sultans et aux vagues successives de confiscations des biens fonciers ; alors que les monastères ont réussi tout de même à sauver une partie de leur patrimoine foncier, ils ont toutefois perdu leur statut de grands propriétaires qu'ils avaient détenu auparavant.

Cette conclusion, d'ordre général, est documentée, entre autres, par l'étude d'E. Kolovos (pp. 107–128) portant sur la situation du patrimoine foncier des monastères athonites dans la Péninsule Chalcidique, telle qu'elle ressort des registres ottomans et des documents conservés dans les archives athonites. L'auteur montre que, une fois la vague des conquêtes passée, un certain revirement est à constater pendant la deuxième moitié du XV<sup>e</sup> siècle, qui continue et même s'intensifie pendant le siècle suivant, avant qu'une nouvelle vague de confiscations ne soit décidée par le sultan Selim II (1568–1569). L'article est accompagné d'une carte de la région qui offre une image parlante de la situation sur le terrain (p. 125).

Dans son article cité ci-dessus, Smyrlis signale également – tout comme l'avaient déjà fait certains autres historiens avant lui – le changement intervenu au niveau du contenu des donations pieuses. Ainsi, il observe que les donations en terres se font de plus en plus rares au fur et à mesure que les Ottomans avançaient dans la région balkanique et mettent en danger les biens fonciers des propriétaires locaux. Le flux de donations ne cesse pourtant pas complètement, mais celles-ci changent d'objet : les donations en argent liquide et objets de culte prennent la place des dons en terres.

Il s'agit, en effet, d'une stratégie de sauvegarde conçue par les dynastes et seigneurs balkaniques, celle d'acquiescer des *adelphata* moyennant argent ou autres types de biens, en sorte qu'ils puissent s'assurer des lieux de refuge pour eux et leurs familles et mettre à l'abri leurs biens face à l'avancée ottomane<sup>1</sup>. Ce fut, entre autres, le cas du despote serbe Stefan Lazarević, présenté par M. Živojinović (pp. 155–163), qui par l'acte de 8 juin 1411 acheta six *adelphata* au monastère et Hilandar et établit les conditions de leurs usages. Cette attitude ne fut pas trop différente dans le cas du despote Andronic Paléologue, le frère du dernier empereur chrétien de Constantinople, qui porta une attention particulière aux monastères de Dionysiou et de Vatopédi. Dans l'article qui lui est consacré par N. Melvani (pp. 417–429) sont analysés ses actes de charité à l'égard des lieux saints d'Athos, les objets dont il y a fait don et souligné son rôle dans la reconnaissance par les Athonites du pouvoir ottoman.

Ces contributions aident à mieux comprendre le contexte des donations valaques et moldaves au Mont Athos – toujours en argent liquide et objets de culte, à l'exception de celles accordées au

<sup>1</sup> Voir, à ce sujet, H. Matanov, *Radoslav Hlapen – souverain féodal en Macédoine méridionale durant le troisième quart du XIV<sup>e</sup> siècle*, « Études Balkaniques » 19, 1, 1983, pp. 68–87 ; E. A. Zachariadou, *A safe and holy mountain : early Ottoman Athos*, dans A. Bryer et M. Cunningham (éds.), *Mount Athos and Byzantine monasticism*, Aldershot, 1996, pp. 127–135 ; Eadem, *The worrisome wealth of the Čelnik Radić*, dans C. Heywood et C. Imber (éds.), *Studies in Ottoman history in honour of Professor V. L. Ménage*, Istanbul, 1994, pp. 383–397.

monastère de Koutloumousiou, devenue, dès le XIV<sup>e</sup> siècle, la laure de la Valachie. Le texte d'Al. Fotić (pp. 129–139) touche à cet aspect, tout en attirant l'attention sur deux éléments particulièrement importants : alors que la communauté athonite dans son ensemble formait une unité fiscale aux yeux de l'État ottoman, sa situation ne reflète pas toujours celle de chaque monastère pris de manière individuelle, et réciproquement. L'auteur prend comme exemple le monastère de Hilandar, qui fait état d'une certaine continuité, depuis les souverains serbes, passant par Mara Branković et sa sœur, aux princes valaques et moldaves. On devra toutefois nuancer l'observation de l'auteur selon laquelle « the first Moldavian *voivode* known to have assumed the *ktetorship* was Petre Rareș » (p. 135). Certes, c'est de lui qu'on connaît le premier acte de donation pour Hilandar, mais la présence de Ștefan le Grand dans l'obituaire qui dénombre *les fondateurs principaux* du monastère et le fait qu'un autre obituaire de Hilandar l'atteste comme nouveau *ktetor*, le 27 juillet 1466, montrent que Rareș a été devancé par son père en tant que protecteur de la grande laure serbe<sup>2</sup>. Aussi, la conclusion de l'auteur nous semble-t-elle assez surprenante : « the 16<sup>th</sup> century can hardly be seen as a period of true revival » ; ce ne serait le cas, selon lui, que pendant la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Sans minimiser le poids de ses arguments, il faut tout de même rappeler les sommes considérables d'argent que Hilandar a reçues de Valachie et de Moldavie, surtout pendant la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup> ; c'est d'ailleurs à la même époque que commencèrent les donations moscovites. Notons aussi que les 165 000 *akçes* que le monastère de Docheiariou dépensa pour racheter ses biens confisqués par les autorités ottomanes ne lui furent pas fournis par « a Moldavian dignitary », comme le mentionne Fotić, mais par la princesse Roxandra elle-même et par son fils, personne d'autre que le prince régnant Bogdan Lăpușneanu, le fils du feu prince Alexandru Lăpușneanu, qui était devenu le nouveau fondateur du monastère quelques années auparavant (voir ci-dessous)<sup>4</sup>.

Le rapport qui fait pendant à celui de Smyrlis, mentionné ci-dessus, est signé par K. Chrysochoidis (pp. 59–70) qui fournit une présentation synthétique de la situation et de l'organisation interne de l'Athos au XVI<sup>e</sup> siècle, en soulignant que le revirement matériel – et aussi spirituel – de la communauté eut lieu grâce, entre autres, au support financier fourni par la Valachie et la Moldavie. L'auteur amène une fois de plus en discussion le fameux « *tyikon* » dit de Manuel Paléologue (1394) qui a été confirmé par le Patriarche Joannikios I<sup>er</sup> et le Synode en décembre 1498 à la demande du *prôtos* Cosmas de Vatopédi. Chrysochoidis attire l'attention sur les enjeux de cette confirmation qui donne en fait force de loi à un faux, rédigé peu de temps auparavant afin d'assurer la consolidation de l'autorité du *prôtos*, alors assez faible, et la confirmation par le Patriarcat de la large l'autonomie que la communauté athonite jouissait, malgré sa (théorique) subordination spirituelle par rapport au Patriarche<sup>5</sup>. La question est traitée également par D.G. Apostolopoulos (pp. 193–200), qui voit dans l'acte de 1498 le signe visible de la normalisation des relations entre le Mont Athos et la Grande Église, jusqu'alors assez froides.

<sup>2</sup> R.G. Păun, *La Moldavie de Ștefan le Grand (1457–1504) et le monastère de Hilandar au Mont Athos. Témoignages et hypothèses*, « Revue des Études Sud-Est Européennes », 50, 1–4, 2012, pp. 167–190 ; idem, *La Moldavie de Ștefan le Grand (1457–1504) et le monastère de Hilandar au Mont Athos. Une rectification nécessaire*, dans ce volume même.

<sup>3</sup> B.I. Bojović (avec la collaboration de T. Jovanović, P.Ș. Năsturel et R.G. Păun), *Chilandar et les pays roumains (XV<sup>e</sup>–XVII<sup>e</sup> siècles). Les actes des princes roumains des archives de Chilandar (Mont-Athos)*, Paris, 2010, pp. 105–107, 120 et passim. Voir aussi R.G. Păun, *La Valachie et le monastère de Chilandar au Mont Athos. Nouveaux témoignages (XV<sup>e</sup>–XVI<sup>e</sup> siècles)*, « Medieval and Early Modern Studies for Central and Eastern Europe », II, 2010, pp. 137–184. Sans doute, ces sommes-là furent-elles encore plus importantes, à en juger d'après les obituaires du monastère. Nous allons revenir sur ce sujet prochainement.

<sup>4</sup> P.Ș. Năsturel, *Le Mont Athos et les Roumains. Recherches sur leurs relations du milieu du XVI<sup>e</sup> siècle à 1654*, Rome, 1986, pp. 209–211.

<sup>5</sup> Plusieurs détails sur cet acte dans l'article du même auteur, *Παραδόσεις και πραγματικότητες στο Άγιον Όρος στα τέλη του ΙΕ' αιώνα και στις αρχές του ΙΣΤ' αιώνα*, dans le vol. *Ο Άθως στους 140–160 αιώνες*, Athènes, 1997, pp. 99–147 ; voir aussi D.G. Apostolopoulos, *Τὸ Ἅγιον Ὄρος στὰ σωζόμενα πατριαρχικά ἐγγράφα τῆς πρώτης μετὰ τὴν Ἄλωση περιόδου (1454–1500)*, dans le même volume, pp. 89–98.

Cela devrait aider à réévaluer l'idée d'une subordination stricte de la Sainte Montagne à l'autorité de la Grande Eglise, idée qui a été maintes fois soutenue ce dernier temps<sup>6</sup>. Que les athonites entendaient mener une politique quasi indépendante par rapport aux Patriarcat, il en ressort aussi de la lettre que Denys le Stoudite le rhéteur leur adressait au début des années 1570, document publié d'abord par Ph. Mayer, en 1894, et republié en édition critique par A. Rigo (pp. 239-262). Dans ce texte, produit juste après la confiscation des biens monastiques sur l'ordre de Selim II, on voit apparaître deux conceptions opposées : l'une, celle des athonites, qui fait l'objet de la critique de Denys, et l'autre se basant sur les lois et les chrysobulles des empereurs, patriarches et évêques, qui prônait une vie conforme aux réglementations anciennes. Ces lois, les athonites les avaient refusées et violées (αθετώ); c'est pourquoi Denys leur envoie des copies pour qu'ils les lisent et s'y conforment avant qu'il ne soit trop tard. On devra corriger dans le texte du savant italien les noms roumains : « Lăpusheanu » pour Lăpușneanu, et surtout amender l'appellation « Bogdan Pasha » (p. 248) qui désigne (de manière complètement inexplicable) le prince régnant Bogdan Lăpușneanu, le bienfaiteur, avec sa mère Roxandra, la veuve du prince Alexandru Lăpușneanu, du monastère de Docheiariou. Nous précisons aussi que l'acte qui atteste l'aide accordée par Roxandra et Bogdan au dit monastère (août 1570) est maintenant accessible dans une nouvelle édition (*Documenta Romaniae Historica. A. Moldova*, vol. VI (1546–1570), éd. par I. Caproșu, Bucarest, 2008, pp. 749–750 (original grec) et 751–752 (traduction roumaine).

Dans la section consacrée à l'histoire attire l'attention le nombre important de contributions qui mobilisent des documents ottomans, encore peu accessibles (seulement 95 connus à ce jour pour la période couverte par le volume) et donc moins utilisés. Leur typologie est dressée par Ph. Kotzageorgis (pp. 71–88), qui souligne aussi l'intérêt de ces sources pour l'histoire de la Sainte Montagne. Partant de cette typologie, l'auteur voit un tournant dans les rapports entre le pouvoir ottoman et l'Athos dans l'avènement de Bayezid II (1481) qui marque le début de la bureaucratisation des rapports entre les deux parties, conséquence directe d'une bureaucratisation de plus en plus accentuée de l'appareil administratif ottoman lui-même.

Une contribution qui aide à mieux comprendre le cadre idéologique qui a rendu possible l'intégration de la communauté athonite dans le système ottoman en train de se constituer est apportée par E. Kermeli (pp. 89–105), qui traite du statut légal des propriétés monastiques dans la pensée juridique ottomane et souligne l'effort ottoman de créer un cadre législatif en accord avec les nouvelles réalités du terrain. L'analyse de l'œuvre du juriste hanéfite Molla Hüsrev (m. 1480) a permis à l'auteure de mettre en évidence le support idéologique sur lequel se fonda la politique de Mehmed II. Dans la vision de Molla Hüsrev, les établissements religieux chrétiens pouvaient être assimilés à des *vakf*. Seule demeurait irrésolue la question de leur inaliénabilité. C'est précisément à cet aspect que s'attaqua Selim II à la fin des années 1560, et cela doit quelque chose à l'œuvre d'Ibrahim Halebi, auteur beaucoup plus intransigent que son prédécesseur. L'équilibre fut établi par Ebüsu'ud (m. 1574), selon qui les fondations religieuses chrétiennes devaient être assimilées à des *vakf* inaliénables.

La motivation des donations accordées aux lieux saints de l'Athos est revisitée par L. Cotovanu (pp. 165–179), dans une très dense étude qui annonce sa thèse de doctorat en cours. Sur la base d'un corpus de 4000 personnages d'origine sud-danubienne arrivés dans les Pays roumains entre 1500 et 1700, *grosso modo*, l'auteure conclut que « le désir de se conformer au modèle byzantin et d'imiter et succéder aux autres têtes couronnées de l'Orthodoxie ne serait pas une explication, liée au monde terrestre, suffisante pour les largesses princières valaques et moldaves » (p. 166). Une autre raison,

<sup>6</sup> D.I. Mureșan et P.Ș. Năsturel, *Du καθολικός βασιλεὺς à ἁγθέντες καθολικός. Notes sur les avatars d'une idée politique*, dans E. Popescu, T. Teoteoi et M.O. Cățoi (éds.), *Études byzantines et post-byzantines*, vol. 6, Bucarest, 2011, pp. 251-282, ici p. 259, note 37. Voir aussi D.I. Mureșan, *Le Mont-Athos aux XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles. Autour de quelques descriptions d'époque*, dans E. Băbuș, I. Moldoveanu et A. Marinescu (éds.), *The Romanian Principalities and the Holy Places along the Centuries*, Bucarest, 2007, pp. 81–121 ; Idem, *Patriarhia ecumenică și Ștefan cel Mare. Drumul sinuos de la sursă la interpretare*, dans V.V. Muntean (éd.), *În memoria lui Alexandru Elian*, Timișoara, 2008, pp. 87–180.

plus forte et plus palpable, devrait être prise en compte, à savoir les réseaux de parentés balkaniques des donateurs, dont l'auteure montre l'importance à travers une série d'exemples. On ajoutera qu'aux 272 donateurs privés inventoriés par Cotovanu sur la base de la documentation disponible à ce jour, il faudra ajouter un nombre considérable de personnages mentionnés dans les obituaires des divers monastères, sans toujours savoir en quoi et quand précisément ils se sont penchés vers les lieux de culte respectifs. Les tableaux statistiques dressés par l'auteure sont aussi d'une grande utilité pour la compréhension des phénomènes traités.

Le souvenir de Byzance joua toutefois son rôle dans la « politique athonite » menée par les souverains orthodoxes. C'est ce que montre V.G. Tchentsova (pp. 181–190) en étudiant les donations accordées par Ivan le Terrible à la « lauréole des tsars serbes », dans le contexte de ses tentatives de se faire reconnaître le titre impérial et des efforts déployés par les hilandarins eux-mêmes pour obtenir de nouvelles subventions. L'auteure remarque que, loin d'être une innovation d'Ivan, l'intérêt russe pour Hilandar ne fut qu'une « pure continuation de la politique des hospodars valaques », dans le contexte d'une vraie rivalité entre le souverain moscovite et les princes moldaves et valaques. Cette rivalité a été vite comprise par les moines qui ont développé un discours approprié, censé sensibiliser le riche et puissant monarque du Nord – ainsi, ils n'hésitent guère à accuser les princes roumains d'avoir complètement délaissé le monastère. Cette stratégie ressort clairement de la lettre que les hilandarins adressaient au tsar en 1558, où celui-ci est nommé nouveau ktitor et successeur des souverains serbes, sans qu'aucune mention soit faite de l'aide accordée, pendant de longues années, par les princes moldo-valaques. De même, cette lettre porte à croire que le prince Alexandru Lăpușneanu, dont il a été déjà question ici, gratifia les hilandarins à l'instigation du tsar. Ce n'est pas impossible, mais le discours des moines, flatteur et intéressé, invite à regarder les faits avec prudence.

La même prudence est requise lorsqu'on s'attaque aux *patria* – les récits de fondation. C'est ce qui fait N. Livanos (pp. 141–154), en prenant comme étude de cas la légende de la fondation de Vatopédi par l'empereur Théodose I<sup>er</sup> et l'attribution du nom de Βατοπαίδι (d'après le nom de l'enfant (παιδίον) de son prétendu frère, Vatos, sauvé d'une tempête par la Mère de Dieu). Pour recomposer la chronologie de la diffusion de la légende, il a examiné l'orthographe du nom du monastère dans presque 2 000 documents. Cette analyse montre que la tradition était déjà en place au XIV<sup>e</sup> siècle mais qu'elle connut un essor remarquable à partir du XVI<sup>e</sup>, qui fut aussi l'époque où la légende fut mise par écrit. L'approche est intéressante, sans doute, mais la question se pose, cependant, si ce critère est suffisant pour mesurer le degré d'intériorisation de la légende<sup>7</sup>.

La section consacrée à la vie spirituelle insiste sur l'hésychasme et les personnalités qui ont contribué à l'implanter au Mont Athos. Parmi elles, une place de choix est accordée à Makarios Makrès, dont la vie et la carrière monastique sont reconstituées par A. Argyriou (pp. 201–212). Les figures de Makrès, de Saint Syméon de Thessalonique et du moine Thékaras, trois des promoteurs de l'hésychasme athonite, font l'objet de la contribution de P. Skaltsas (pp. 213–223), qui publie d'ailleurs une des œuvres du premier : la *Prière (εὐχή) pour les oliviers qui ne donnent pas de fruits*, généralement associée au miracle de la Vierge Oléobrytissa de Vatopédi. À la différence de l'édition (texte grec et traduction anglaise) donnée par S. Kapetanaki<sup>8</sup>, il y a une décennie déjà, et qui se fondait sur un seul manuscrit (Laura Θ 88 (950), daté le 5 avril 1475), l'édition de Skaltsas en mobilise un deuxième : Laura M 76 (1767), du XX<sup>e</sup> siècle. La problématique hésychaste est aussi traitée par S.A. Paschalidès (pp. 225–235) qui s'occupe de la dynamique spirituelle au Mont Athos à une époque plus tardive (XV<sup>e</sup>–XVI<sup>e</sup> siècles), en la mettant dans le contexte des rapports avec l'Eglise catholique romaine et la Réforme.

Les trois dernières contributions de cette section portent sur les manuscrits. Dans son article, D.A. Kaklamanos (pp. 263–273) analyse la production et la lecture des panégyriques des saints en

<sup>7</sup> J'ajoute que la légende était connue en Valachie aussi, comme l'atteste l'acte de donation que le prince valaque Vlad Vintilă accordait à Vatopédi, le 27 juillet 1533, *Documenta Romaniae Historica. B. Ţara Românească*, vol. III (1526–1535), édité par D. Mioc, Bucarest, 1975, p. 264–267 (n° 164).

<sup>8</sup> *An unpublished « Supplication on Barren Olive Trees » by Macarius Makres*, dans Ch. Dendrinos, J. Harris, E. Harvalia-Crook et J. Herrin (éds.), *Porphyrogenita : Essays on the History and Literature of Byzantium and the Latin East in Honour of Julian Chrysostomides*, Aldershot, 2003, pp. 457–461.

grec au XV<sup>e</sup> siècle, en partant des miscellanées se trouvant dans la bibliothèque de Vatopédi (7 volumes), copiés par le moine Grégoire. L'auteur en offre une description codicologique, précise le contexte de la rédaction des textes, les critères de leur sélection et le rôle que ces écrits ont joué dans le mouvement spirituel de l'époque. Pour sa part, E.G. Evangelou (pp. 279–287) dresse une présentation d'ensemble des miscellanées ascétiques et mystiques en langues slaves au Mont Athos. Bien représentés au XIV<sup>e</sup> siècle, ce genre d'écrits se font très rares aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècle pour regagner en importance au XVIII<sup>e</sup> siècle, phénomène qui doit beaucoup à l'activité de Paisij Velitchikovski et de ses disciples, fait indiqué aussi par la langue de rédaction des textes en question – le russe. Dans sa tentative de reconstitution de la bibliothèque du monastère de Pantokrator, Z. Melissakès (pp. 289–301) donne une description sommaire des manuscrits ayant jadis appartenu au monastère et se trouvant de nos jours à la Bibliothèque du Vatican (d'après R. Devreese, *Codices vaticani graeci*). Quelques autres manuscrits (5 pièces) en provenance du même monastère ont été dénichés par l'auteur dans d'autres locations, au Mont Athos et ailleurs.

La section d'art et archéologie réunit 5 études. Nous avons déjà présenté celle de N. Melvani. D. Liakos (pp. 313–326) fait le point sur la signification de la donation pieuse dans la tradition byzantino-slave, pour s'adonner ensuite à l'étude des objets en métal se trouvant dans les monastères de l'Athos (XV<sup>e</sup>–XVI<sup>e</sup> siècles). L'approche artistique y est doublée d'une analyse historique vouée à replacer les objets dans leur contexte. Y sont décrits quelques pièces (déjà connues) données par les princes et boyards roumains aux divers monastères, ainsi que celles qui firent l'objet de dons accordés par des personnages d'origine allogène établis au nord du Danube (reliure ciselée en argent doré donnée par les frères Mathaios et Panagiotis à Dionysiou). Les caractéristiques artistiques des objets peuvent suggérer que certains donateurs avaient des liens avec les Pays Roumains. C'est le cas du moine Sabbatios, donateur de rhipidia à Vatopédi, probablement au début de la deuxième décennie du XVI<sup>e</sup> siècle, et du hiéromoine Daniel, donateur d'une croix-reliquaire, toujours à Vatopédi, apparemment entre 1570–1577.

Dans le cas étudié par N.A. Siomkos (pp. 431–448), celui de l'icône miraculeuse de la Vierge Rématokratorissa de Docheiariou, la relation entre l'icône et la réfection du katholikon du monastère par Alexandru Lăpușneanu (avant 1562, la date de l'achèvement de l'icône, et même avant que le prince ne quitte son trône, en novembre 1561) semble certaine. Les caractéristiques artistiques et liturgiques de l'icône, exécutée par un peintre de la Grèce du Nord, la recommandent comme une icône de fondation. Rappelons ici que le regretté D. Năstase a également écrit sur la reconstruction du katholikon de Docheiariou par Alexandru Lăpușneanu, qui s'y fit d'ailleurs nouveau *ktitor*<sup>9</sup>.

D'autres objets liturgiques, en l'occurrence des coupes en terre cuite, toujours en provenance de Vatopédi, sont analysés par I. Papangelos (pp. 367–416).

La contribution d'A. Semoglou (pp. 345–366), la seule qui porte sur la peinture murale, se propose d'expliquer du point de vue artistique, historique et dogmatique l'innovation introduite par le peintre crétois Théophane Strelitsas dit Bathos dans l'iconographie des chapelles latérales (chœurs) de la Grande Laura. Théophane y fit peindre deux motifs forts : la Transfiguration (sud), respectivement la Descente du Christ aux Enfers (nord), motifs qui mettent en évidence la gloire divine du Christ. Cette formule sera exprimée de manière encore plus évidente par le thébain Frangos Catellanos, à cette exception près que celui-ci fit appel à d'autres motifs : le Christ Emmanuel et le Christ Ange du Grand Conseil, tous les deux à portée prophétique. L'explication fournie par l'auteur renvoie au contexte idéologique de l'époque : ces innovations seraient une réaction au prosélytisme protestant iconoclaste, réaction inspirée par le Patriarche Jérémie I<sup>er</sup> (1522–1545) dont le rôle dans la vie du Mont Athos est bien connu (il fut le fondateur du couvent de Stavronikita).

Dans la section dédiée à l'architecture, les contributions mettent en valeur les découvertes archéologiques des dernières années. Ainsi, S. Vogiatzis (pp. 449–467) recompose les phases successives de construction de l'archontarikon de la Grande Laura, alors que S. Mamaloukos (pp. 467–486) s'occupe de la construction du *kellion* de Saint Procope à Vatopédi au XVI<sup>e</sup> siècle. Dans son étude,

<sup>9</sup> *Le Katholikon du monastère de Dochiariou (Mont Athos) et « le style moldave »*, dans E. Băbuș, I. Moldoveanu et A. Marinescu (éds.), *The Romanian Principalities and the Holy Places along the Centuries*, Bucarest, 2007, pp. 49–52.

richement documentée, P. Androudis (pp. 487–501) offre un tableau des tours défensives des monastères du Mont Athos dont certaines ont été construites ou refaites grâce à l'aide pécuniaire offerte par les princes valaques et moldaves. P. Théocharides (pp. 517–544) passe en revue l'architecture en bois au Mont Athos aux XIV<sup>e</sup>–XVI<sup>e</sup> siècles.

La dernière contribution du volume appartient à Ph. Chatziantoniou (pp. 545–557 ; avec de nombreuses planches) qui s'intéresse à la dynamique des constructions du monastère de Pantokrator aux XV<sup>e</sup>–XVI<sup>e</sup> siècles. L'auteur constate que c'est pendant la deuxième moitié du XV<sup>e</sup> siècle que le monastère prit son aspect définitif et connut un intense rythme de travaux de construction, dont une bonne partie fut financée par les princes et boyards valaques et moldaves. Tout naturellement, la question de fondateurs est aussi abordée, sans cependant apporter des réponses aux questions soulevées jadis par P.Ș. Năsturel et, plus récemment, par Fl. Marinescu<sup>10</sup>. Dans les dyptiques en bois (deuxième moitié du XVI<sup>e</sup> siècle) – pièces encore inédites, à notre connaissance – intrigue la présence, en deuxième position, du nom du boyard valaque Staico, identifié avec Staico de Bucov (grand logothète entre 1483 et 1505, avec sa femme Caplea, la fille du prince valaque Vlad le Moine). Tout de suite après, y sont inscrits encore deux noms : Μπούλβουλος et Maria, que l'auteur croit pouvoir identifier avec les enfants du couple mentionné. Aucune fille du nom de Maria ne figure cependant parmi ceux-ci<sup>11</sup>. Quant à Μπούλβουλος, serait-il à identifier avec Barbu (Staico et Caplea eurent effectivement un fils de ce nom) ou bien à Pârful, l'aîné du même couple, ce qui l'aurait autorisé à figurer en première place après ses parents ? Les deux noms qui suivent, Barbu et Stana, font-ils effectivement un couple sans aucun lien avec précédents, ou bien sont-ils des enfants de Staico et Caplea ? Difficile de trancher sans avoir vu le document ; rappelons cependant que ces deux derniers ont effectivement eu deux enfants prénommés Barbu et Stana.

En tout, les 28 études présentées ci-dessus (2 en anglais, 3 en français et le reste en grec, la plupart avec des résumés en anglais ou en français) font un volume très riche et intéressant, d'une utilité certaine pour tous ceux qui se penchent sur l'histoire du Mont Athos et les problématiques connexes. Les planches (noir et blanc et couleurs) qui accompagnent nombre de contributions sont de bonne qualité et aident à une meilleure compréhension du texte. Nous oserions pourtant affirmer qu'une plus grande ouverture vers l'international ne serait pas sans intérêt, d'autant plus que pratiquement tous les auteurs de ce volume écrivent couramment en langues de circulation internationale. De même les (assez nombreuses) erreurs survenues dans les résumés en anglais des articles auraient pu être facilement évitées.

Radu G. Păun

Florin MARINESCU, *Ρουμανικά έγγραφα του Αγίου Ορους. Αρχείο Τερας Μονής του Διονυσίου*, Thessaloniki, 2013, 121 p., 17 ill.

M. Marinescu dont nos lecteurs connaissent les importantes recherches dans les archives du Mont Athos fournit ici un inventaire complet des matériaux documentaires qui témoignent des relations du couvent de Dionysiou avec la Valachie – relations qui remontent à la seconde décennie du XVI<sup>e</sup> siècle. L'hypothèse qui plaçait leur début vers 1400 a été avancée par P. Năsturel. Les archives des caloyers contiennent aussi un acte de donation de la part du prince de Moldavie Pierre le Boiteux en 1577. À partir de 1640, les documents s'alignent jusqu'en 1863, la date où les monastères

<sup>10</sup> *Contribuții privitoare la relațiile mănăstirii athonite Pantocrator cu Țările Române*, dans R.G. Păun, O. Cristea (éds.), *Istoria : utopie, amintire și proiect de viitor. Studii de istorie oferite Profesorului Andrei Pippidi la împlinirea a 65 de ani*, Iași, 2013, pp. 329-337 (où l'on trouve aussi plus de détails sur Meletie Căscioareanu (Κατσόρανο), personnage également évoqué par Chatziantoniou).

<sup>11</sup> Voir N. Stoicescu, *Dicționar al marilor dregători din Țara Românească și Moldova, sec. XIV–XVII*, Bucarest, 1971, p. 24.